



Boezennec Joseph : Né le 30-10-1892 à Camaret, fils de Joseph-Toussaint et Rosalie Garrec ; études à Sainte-Anne d'Auray ; 1916, prêtre et professeur au collège Saint-Vincent ; 1946, aumônier de la Retraite, Brest ; 1952, supérieur de la maison de retraite de Keraudren, Brest ; 1955, chanoine honoraire ; 1966, démission, demeure à Keraudren ; décédé le 10-09-1978.

Étude : *Quimper et Léon*, 1978 p. 412.



Extraits de l'homélie prononcée par M. l'Abbé Villauroux, le 12 septembre 1978 pour les obsèques de Monsieur le Chanoine Joseph Boezennec.

Né à Camaret en 1892, il était resté très attaché à son pays natal, et aimait y revenir en été pour y refaire ses forces au souffle du grand large. Pourtant, c'est dans le Morbihan que le jeune Joseph fit ses premières études, pour des raisons familiales, son père ayant reçu son poste à Lorient.

Il entre au Petit Séminaire de Sainte-Anne d'Auray à l'âge de dix ans. Mais, les lois de séparation ayant amené la fermeture de cette maison en 1904, c'est au Collège Saint-François-Xavier de Vannes, chez les Pères Jésuites, qu'il continua et acheva ses études secondaires.

En 1912 il entre au grand Séminaire de Quimper. Au bout de trois ans, il est nommé, jeune diacre, surveillant à Saint-Vincent alors « en exil » à Quimper : il fallait en ce début de la Grande Guerre, remplacer les prêtres mobilisés. L'année suivante, ordonné prêtre, il y devenait professeur de sixième.

A la fin de la première guerre, il suivit le retour du Petit Séminaire à Pont-Croix : c'était en 1919. Et c'est pendant tout l'entre-deux guerres, puis pendant toute la durée de la deuxième guerre mondiale, que s'exerça son ministère à Saint-Vincent, pendant 31 années consécutives.

Aujourd'hui, une telle stabilité n'est plus possible : il faut changer, déplacer, muter : le monde évolue si vite ! M. Boezennec vécut, malgré deux guerres, dans un monde plus stable. Ce qui lui permit de marquer d'une manière si profonde de nombreuses générations de petits séminaristes et de futurs prêtres.

Professeur de Lettres au début de sa carrière, son supérieur le chanoine Uguen lui demande, dès le retour à Pont-Croix, d'enseigner les mathématiques. M. Boezennec n'y était pas spécialement préparé. Mais à cette époque, il n'était pas question de choisir selon ses goûts ou même selon ses aptitudes. « Bon, n'est-ce pas ! Vous enseignerez les mathématiques ! » avait dit M. Uguen : il n'y avait qu'à obéir.

M. Boezennec le fit, mais au prix d'un travail acharné. Il lui fallait refaire totalement sa formation, puis la poursuivre à un niveau supérieur... Et il lui arriva, au début, d'enseigner en ne précédant que d'une seule longueur la science de ses grands élèves. Mais le professeur n'est pas celui qui sait, qui possède la science ; c'est celui qui sait communiquer sa science, se mettre à la portée de ses disciples et passionner de jeunes esprits.

M. Boezennec fut un vrai professeur, clair, précis, méthodique, patient. Qui aurait cru qu'un professeur de maths pût aussi être un éveilleur de cœurs, et un organisateur d'activités d'apostolat ou de loisirs ?

Je me souviens, certains jeudi après-midi, au retour de quelque promenade dans les quartiers de la basse ville, au bas de la rue Chère, avoir rencontré plusieurs fois un groupe de 4 ou 5 élèves, les bras chargés de paquets ou de quelque valise, accompagnés de M. Boezennec : c'étaient les délégués de l'oeuvre de Saint-Vincent de Paul, avec leur aumônier. Ils allaient visiter chaque semaine deux ou trois familles indigentes ou dans la peine, leur apporter le produit de la charité du groupe, et le réconfort d'une présence amie. Ainsi les futurs prêtres s'initiaient-ils directement à la pastorale de contact et d'entraide, autrement que par des discours ou des études théoriques.

L'occupation et la guerre donnèrent à ces activités l'occasion de s'amplifier extraordinairement ; il y avait des réfugiés à secourir, des familles où le père n'était pas revenu, des prisonniers de guerre...

Mais là où son nom est resté attaché, c'était l'Oeuvre de la Sainte Enfance. Pour aider les missions lointaines, il ne suffisait pas, au Petit Séminaire, de faire venir des missionnaires d'Afrique noire ou d'Océanie, qui venaient parler de leurs problèmes, vues fixes ou films à l'appui. On priait avec eux, pour leur mission, on écrivait à leurs jeunes convertis. Il fallait aussi les aider financièrement. A cet effet, M. Boezennec avait organisé la fameuse Loterie de la Sainte Enfance. C'était un des grands événements de l'année à Saint-Vincent. L'annonce de la Loterie se faisait plusieurs semaines à l'avance, à grand renfort de musique, de chants, de scènes mimées, de défilés et de parades... Puis, le jour venu, les familles elles-mêmes étaient invitées, à l'occasion du congé des Gras, à rendre visite à leur» enfants, à admirer l'exposition des lots, et à verser discrètement leur offrande... Ainsi, par le biais de la fête et de la joie, s'entretenait au Petit Séminaire, un esprit d'apostolat, d'ouverture au Tiers-Monde, et de partage, qui fut à l'origine de maintes vocations missionnaires.

Au début de 1946, Monseigneur nomma M. Boézennec aumônier de l'importante maison de la Retraite à Brest. Il n'y restera que 6 ans, assez pour se faire aimer des élèves...

Nommé à Keraudren en 1952, il succède à M. l'abbé François Roch, premier directeur de la maison, et doit immédiatement s'atteler à une œuvre de reconstruction et d'aménagement. Le vieux manoir, endommagé par la guerre, avait besoin d'être adapté à sa nouvelle fonction, séjour de repos et de retraite pour prêtres. Il fallait bâtir une nouvelle aile, y adjoindre une chapelle, aménager des locaux communs. Tout cela fut entrepris ou continué, et mené à bonne fin, grâce à l'aide éclairée du chancelier de l'Evêché, M. Hérou. Il fallait aussi faire vivre financièrement une communauté de prêtres âgés, malades ou sans ressources, pour qui les dispositions de la Sécurité Sociale et des Caisses de retraite n'existaient pas encore. Que faire ? M. Boézennec, chercha, calcula, imagina, et décida d'être un P.D.G. d'un domaine agricole important, exploitant les terres de Keraudren et les ressources de sa ferme.

C'est là qu'il se dépensa pendant douze ans, portant en même temps le souci fraternel de sa communauté sacerdotale, qui, d'année en année, augmentait en nombre. Là non plus, les difficultés ne lui firent pas défaut. Il sut les porter avec patience, discrétion, partageant parfois ses soucis à quelque confident, gardant toujours sa souffrance pour lui-même, dans la foi et la sérénité.

*Quimper et Léon*, 1978, p. 413.